

## En quoi l'autre est un autre soi-même ?

« L'Autre, L'Etranger, l'Enfer... bien des hommes se sont essayer à définir les contours de ce qui met fin à soi, pour commencer à mettre un début à eux. » Voilà comment je pensais, au départ, commencer ce texte visiteur. Mais je suis agacé de commencer mes textes de manière maladroitement pompeuse et provocante. Laissons dehors tout égo lexicale en vous proposant une synthèse des définitions du *dictionnaire de l'Académie Française* (DAF) et du *Nouveau Petit Littré* (Littré).

Tout d'abord, il semblerait que le mot « autre » ait deux natures. Il peut être un pronom comme un adjectif. Cela nous éclaire d'avantage sur l'aspect ambivalent du thème de ce soir.

En effet, s'il est un pronom, *l'autre* désigne à la fois un objet ou un humain. Comme dans : « *Je n'aime pas le chocolat blanc, donnez m'en un autre.* » Ou encore « *Il n'a rien payé à ses créanciers mais a tout donné aux autres.* » Ainsi, il faut concevoir que, dans notre esprit, *l'autre* s'inscrit à la fois comme ce qui n'est pas humain et comme ce qui l'est. Par extension, *l'autre* désigne à la fois ce qui nous ressemble comme ce qui nous différencie. C'est de cette manière que la définition des contours de *l'autre* s'obscurcit et qu'il semble difficile pour nous d'en extraire un sens précis et abrupte qui en facilite la lecture.

Mais lorsque *l'autre* prend la nature d'adjectif, les choses semblent se simplifier. Que ce soit dans le DAF ou dans le Littré, les définitions y sont plus courtes. Le Littré nous dit : « Qui n'est pas la même personne ou la même chose ». Comme le DAF pourrait dire : « Différent de ce dont il est question ». Cette nature adjetivale nous assoie et nous conforte. Elle nous sert de repère solide et nous permet de mieux creuser la difficulté de *l'autre* lorsqu'il est un pronom. Ainsi, nous allons pouvoir palper plus avant la problématique liée à la syntaxe même de la question du thème de ce soir.

Ici, le premier *l'autre* est le sujet A1 du verbe « être ». Il devient alors un pronom. Il porte alors toute la charge que nous venons de préciser en amont. Il peut être un humain comme un objet.

Ensuite, la section *l'autre soi-même*, dans son ensemble, est complément d'objet direct du sujet A1. Elle comporte deux sous-sections ; la section du deuxième *l'autre* (A2) et de la sous-section « *soi-même* ». A2 est ici adjectif qualificatif de *soi-même*. Nous pouvons donc le retirer du thème pour obtenir : « En quoi l'autre est un soi-même ? » Ce qui en facilite l'éclairage.

Nous voyons alors que le thème porte en lui un mot à deux natures. La nature pronomiale de A1 et la nature adjetivale de A2. Le thème est donc complet mais un doute subsiste. À l'énoncer du thème, nous aurons le réflexe de penser que le sujet A1 est un humain. Vérifions celà.

Toute la réponse se trouve dans la dissection du COD *soi-même*. Dans la mesure où *soi* se rapporte d'ordinaire à un mot général et indéterminé, tel que *on*, *chacun*, *quiconque* ; il se construit aussi avec un verbe à l'infinitif ! (*Littré*). Nous pourrions alors dire : « En quoi l'autre c'est être soi-même ! » Nous constatons aussi que *soi* désigne obligatoirement un humain. Et comme il se rapporte en complément d'objet du sujet A1, il le complète en le « qualifiant » d'humain lui aussi. Le sujet A1 demeure alors un humain et non un objet ! Ce complément vient briser l'ambigüité de la question. Ainsi, si *l'autre* ne peut être un objet, il est forcément humain et donc notre égal.

Mais voilà ! Le thème de ce Café Maçon est sujet à trébucher car il soulève une problématique. Arrivé à ce moment de ma rédaction j'en viens à me demander si la question adjacente à la nôtre ne porte pas d'avantage sur la condition humaine de ce sujet A1. La syntaxe du thème crée une comparaison entre *soi* et *l'autre* et vient poser la question de son humanité. Ils ne nous viendrait pourtant pas à l'esprit de douter de la nôtre, mais il peut parfois, lors de périodes sujettes à la corruption, nous arriver de remettre en question l'humanité de cet *autre* humain. Et nous nous montrons prompts à le placer en objet, à en modifier sa nature. Il perd alors son humanité. Mais si *l'autre* est être *soi*, être *soi* est bien être *l'autre*. *Soi* et *l'autre* sont alors la même chose, elles sont identiques. Ainsi, les avantages de *l'autre* sont ceux de *soi*, tout comme ses inconvénients. Ce qui nous plaît chez *l'autre* demeure ce qui nous plaît chez *soi*. Et ce qui nous déplaît, voire ce qui nous effraie, chez *l'autre* ; peut aussi être ce qui nous effraie chez *soi*. Ainsi, *l'autre* demeure un reflet qui nous renvoie à ce que nous sommes et ce que nous craignons. *L'autre* porte les mêmes caractéristiques, a les mêmes désirs. Il peut être bon, comme il peut être vil. Voilà le raisonnement qui nous porte à la terreur. Voilà le raisonnement qui nous tient disponible à la défiance. Car si *l'autre* est *soi*, il garde les mêmes secrets. Mais voilà, le DAF et le Littré n'en ont pas fini avec le sens du mot *l'autre* et ici sera notre conclusion.

Le DAF nous dit que dans une comparaison *l'autre* peut exprimer la ressemblance, l'égalité, la conformité qu'il y a entre deux personnes. Le Littré va plus loin en nous proposant le terme de *similarité*. Là est l'aiguille qui dénoue le noeud du thème de ce soir. *L'autre* peut être similaire à *soi* sans être identique. Il ne porte donc pas la même histoire, ne garde pas les mêmes secrets, ne poursuit pas les mêmes desseins ! Ainsi, après tout ce qui vient d'être écrit, nous pouvons désormais nous poser la question, avec recul et clairvoyance ; en quoi l'autre est un autre soi-même ?